

Le Chemin de croix d'Orival

Orival, sur la rive gauche de la Seine, au pied de la falaise creusée par le méandre du fleuve, est un village remarquable à de nombreux titres. Depuis la préhistoire, son site exceptionnel attire les implantations humaines. Après une période où l'industrie drapière, liée à la proximité d'Elbeuf, était florissante, le centre de la commune a été presque entièrement détruit par les bombardements de 1944. Construite à l'écart, l'église Saint-Georges, attestée dès le XIII^e siècle, a échappé à la catastrophe. Il ne reste rien de l'époque médiévale mais la nef et le chœur, du XVI^e, ont été agrandis par un espace creusé dans la roche, transformant l'édifice en un monument semi-troglodytique. Autre originalité : le clocher, dressé sur une corniche, s'élève au-dessus du toit, sans s'appuyer sur le bâtiment. Étonnante aussi est la disposition du cimetière. Les tombes montent haut sur la falaise, de plus en plus pentue. Les dernières sont presque inaccessibles.



La Croix d'Orival

On en oublierait le chemin de croix extérieur, comme le font bien des guides. Pour y accéder, il faut gravir un escalier, barré par un arceau, à droite de l'entrée de l'église. Envahissante, la végétation décourage parfois le visiteur. La forêt de la Londe arrive jusqu'ici. Le parcours commence devant une gracieuse *Notre-Dame de Lourdes* placée dans une anfractuosité de la falaise. Il mène à une monumentale croix de béton qui devrait être vue de la route en contrebas mais que les arbres, trop vigoureux, cachent en partie désormais. Orn e de mosaïque dor e, la croix est l'œuvre de l'architecte rouennais André Bourienne. Elle a été ex cut e par l'entreprise Hennebique. On passe devant la statue de *Saint Joseph portant l'Enfant Jésus*, « protecteur des foyers chretiens », malheureusement d natur e puisque la tête de saint Joseph a disparu. Une étude préparatoire, conserv e à la Fabrique des savoirs d'Elbeuf, montre que le père se penchait vers son fils avec beaucoup de tendresse.



Raymond Delamarre,
Notre-Dame de Lourdes,
Orival

Les quatorze stations traditionnelles du chemin de croix s'étendent le long d'un sentier aménagé dans la pente assez raide de la falaise qui domine l' glise. Elles sont compos es de bas-reliefs de pierre, insérés dans des stèles de b ton de 2,60 m de haut sur 1,40 m de large.



Stations 2, 4 et 6 du chemin de croix, Orival

Dans chaque tableau, le cadrage est resserré, sans grossissement exagéré. Les acteurs sont coupés aux hanches ou aux genoux. Les scènes restent lisibles et les parties hors champ se visualisent aisément. Les espaces libres sont emplis de textes en relief, en lettres majuscules,

citations des *Psaumes*, des *Évangiles de Luc*, de *Matthieu* et de *Jean*, de la *Première épître de Jean* ou de prières. Il manque les titres habituels mais des chiffres romains en bois indiquaient les numéros des stations. Il n'en subsiste que deux. La dernière étape, la *Mise au tombeau*, est à part. Elle se développe en longueur, sous un surplomb de la roche calcaire, avec un grand sens de la mise en scène. Ce relief particulier, ainsi que la déclivité de la falaise qui permet au fidèle de s'identifier au Christ montant au calvaire, auraient-ils inspiré au commanditaire le choix du site ?

Ce donateur est un industriel elbeuvien, Maurice Michaut, très attaché à l'église Saint-Georges où il fait faire des travaux dans les années 1930 et qu'il dote d'une statue de sainte Thérèse de Lisieux. Encouragé par l'archevêque de Rouen, M^{gr} Petit de Julleville, soutenu sans doute par le curé de la paroisse, Brendan Thorpe, prêtre d'origine irlandaise nommé en 1941, il décide de créer ce chemin de croix sur un terrain qui lui appartient, au-dessus de l'église Saint-Georges. Il cherche à réunir les conditions pour qu'Orival devienne un lieu de pèlerinage. La figure de Simon de Cyrène, « aide de Dieu », de la cinquième station, serait son portrait.



Station 5 du chemin de croix, Orival

Pourquoi choisit-il Raymond Delamarre ? L'intermédiaire est certainement Jean Hesse, éditeur rouennais d'objets religieux, qui a déjà reproduit *Danseuse au serpent*, en bronze, vers 1926. Le sculpteur s'est fait apprécier en présentant une œuvre à l'exposition d'art religieux moderne de 1932 au musée des beaux-arts de Rouen. Sa relation avec l'entreprise rouennaise se poursuit : Jean Hesse accueille dans son magasin une *Mise au tombeau* en 1938 et visite son atelier en 1940. Il l'introduit auprès du commanditaire et du curé d'Orival. Le contrat est signé le 15 janvier 1942. La rémunération de l'artiste s'élève à 100 000 francs. Les bas-reliefs seront en pierre dite « du Pavillon », provenant d'une carrière proche de Mériel et de L'Isle-Adam (les sources se contredisent sur ce point et écrivent aussi : « pierre de Lavoux » mais Lavoux est dans la Vienne). La durée d'exécution, prévue pour vingt mois, est largement dépassée puisque l'inauguration a lieu le 27 septembre 1958 et la bénédiction par M^{gr} Cahard, vicaire général, le 5 octobre suivant. Pour administrer le pèlerinage, l'archevêque de Rouen suggère qu'il soit confié à un comité de gestion mais, en 1958, la propriété du lieu est remise à une simple association.



Mise au tombeau, station 14 du chemin de croix, Orival

En 1940, Raymond Delamarre est un sculpteur reconnu, lauréat du Grand Prix de Rome en 1920. Il a répondu à de nombreuses commandes officielles et privées, et travaillé avec des

architectes qui ont reçu, comme lui, le Prix de Rome. Il se définit comme « sculpteur décorateur » et ses figures monumentales et ses bas-reliefs s'insèrent dans des constructions aussi variées que le *Monument des défenseurs du canal de Suez*, à Ismaïlia, en Égypte, les salons de l'hôtel George-V, la salle à manger des premières classes du paquebot Normandie ou le toit du palais du Trocadéro. En parallèle, il mène une carrière de médaillier et fournit plus de deux cent cinquante modèles à la Monnaie de Paris et au créateur de joaillerie Arthus Bertrand. Cette activité prend de plus en plus de place après la guerre de 1939-1945.

Ces travaux prestigieux ne l'empêchent pas de consacrer une part importante de son travail à la sculpture religieuse. Il n'a jamais été cependant classé dans la catégorie des artistes spécifiquement chrétiens. Parmi ses envois de la Villa Médicis, figure un panneau pour la quatrième station, *Jésus rencontre sa mère*, aux figures hiératiques que certains jugent « primitives ». Il présente au Salon d'automne de 1930 un *Sacré-Cœur de Jésus*, taillé dans l'acajou, aux mains tournées vers le cœur pour suggérer son amour de l'humanité. Ce geste, plein de retenue mais très expressif, montre que l'artiste rejette l'imagerie saint-sulpicienne. Ce Christ est placé plus tard dans une église nouvelle de Dijon. Des statues de saints lui sont demandées : *Sainte Marguerite-Marie Alacoque*, *Saint Ignace de Loyola* et plusieurs autres pour l'église Saint-Antoine-de-Padoue, à Paris, dans le XV^e arrondissement, *Saint Antoine* et *Saint François d'Assise* et deux sculptures monumentales, *Sainte Élisabeth de Hongrie* et *Saint François d'Assise*, pour le clocher. Pour cette commande des Chantiers du Cardinal, œuvre fondée en 1931 par le cardinal Verdier, consacrée à la construction d'édifices religieux dans les huit diocèses d'Île-de-France, il fournit aussi une réduction en pierre du *Sacré-Cœur de Jésus* et les sept premières stations du chemin de croix, en 1939. Il est intéressant de les comparer à celles d'Orival, qui les suivent presque immédiatement. Le cadrage, très resserré, rend les scènes plus dramatiques mais l'inspiration est la même. Raymond Delamarre participe à l'une des manifestations remarquables des années 30, l'Exposition coloniale internationale de 1931. Dans le pavillon des missions catholiques, il expose quatre *Béatitudes* qu'il refait en pierre pour l'église Notre-Dame-des-Missions d'Épinay-sur-Seine, en 1932. Il faut citer la *Mise au tombeau* qu'il taille dans le marbre, en 1934, pour le Gault-Saint-Denis, près de Chartres, et dont il se souviendra pour la dernière station d'Orival. Après la guerre, en 1963, autre chantier d'envergure, il crée seize bas-reliefs pour la façade de la chapelle de l'hôpital de Nantes, œuvre de l'architecte Michel Roux-Spitz, qu'il a connu à la Villa Médicis.



Raymond Delamarre
station 5 du chemin de croix
église Saint-Antoine-de-Padoue
Paris XV^e

Le sculpteur cherche à promouvoir un style harmonieux et dépouillé qui correspond à l'idéal de renouveau de la Société de Saint-Jean. Inscrit en 1933, il en devient le vice-président en 1969. Il dirige l'atelier *Art monumental*, aux ateliers d'art sacré de la Société, 8, place de Furstenberg, de 1961 à 1975, avec l'ambition de former des équipes de jeunes artistes capables de réaliser les programmes de décoration attendus dans les églises des cités nouvelles (*Dépliant de présentation de l'atelier Art monumental*).



Stations 10, 11 et 12 du chemin de croix, Orival



Raymond Delamarre
Notre-Dame des Flots,
1956
église Saint-Valery
Varengville-sur-Mer



Pour voir les œuvres de Raymond Delamarre en Normandie, il faut aller à Louviers, où Pierre Mendès-France a fait placer dans le parc public un *Torse de jeune fille*, aujourd'hui très dégradé, et obtenu un bas-relief monumental pour l'hôtel des postes, *Iris la Messagère*, et à Grand-Couronne où la façade de l'hôtel de ville est ornée d'autres bas-reliefs sur le thème de la Normandie. Il faut visiter l'église Saint-Valery de Varengville-sur-Mer. Pour la chapelle sud, l'abbé Jean Lecoq est le donateur probable d'une statue de *Notre-Dame des Flots*, dressée sur la proue d'une barque. La courte cape de la Vierge, soulevée par le vent, forme un contraste remarquable avec sa robe aux plis immobiles et son

visage impassible et bienveillant. La signature et la date 1956 sont inscrites sur la base. Le vitrail de Georges Braque, tout proche, est installé quelques années plus tard.

À la demande de Jean Hesse, Raymond Delamarre fournit des moules du chemin de croix d'Orival pour une édition en bronze, dans un format réduit. Plusieurs commandes suivent. Repéré dans les églises Saint-Pierre d'Yvetot, Saint-Valéry de Varengville-sur-Mer et Saint-Wandrille d'Anglesqueville-sur-Saône, ce chemin de croix est peut-être bien plus répandu car la maison Arthus Bertrand l'a aussi édité. Les inventaires de l'ARSM contiennent peut-être la réponse. De même, la *Vierge de Lourdes* d'Orival est reproduite pour Jean Hesse qui la présente dans ses catalogues.

Toutes ces commandes montrent que l'art élégant de Raymond Delamarre a été apprécié. Sculpteur Art déco, voulant concilier modernité et tradition, il a reçu une formation classique et pratique toutes les techniques de son métier. Figuratif mais ne se souciant pas de naturalisme, il cherche la perfection de la forme et la beauté des lignes. En cette année du centenaire de l'Exposition internationale des arts décoratifs de 1925, à laquelle il a participé, ses qualités méritent d'être reconnues, comme celles de ses confrères Bourdelle, Sarrabezolles, Vézien ou Saupique. Irons-nous en pèlerinage à Orival et à Varengville, si proches ?

Béatrice Chegaray

Références

- Béatrice Haurie, *Les Monuments publics de Raymond Delamarre (1 890-1 986)*, thèse de doctorat, Université de Toulouse II, 2 012 (en ligne).
- *Modernité sacrée, Aspects du renouveau de l'art sacré en Normandie (1 920-1 960)*, dir. Claire Maingon et Nicolas Coutant, PURH, 2 017.
- Claire Maingon, *Raymond Delamarre*, Norma, 2 024.

Et aussi : site internet des Amis de l'atelier Raymond Delamarre ; *Chemin de croix d'Orival*, feuillet de présentation remis par la mairie ; *Lettre électronique n° 19*, Amis de l'église de Varengeville-sur-Mer, 2 018 (en ligne).